

Philosopher à la télévision ?

Texte de Michel Onfray – intervention du 19 novembre 2014

Cycle « Entendez-voir »

Philosopher à la télévision est une chose impossible disent ceux qui croient qu'on ne philosophe que dans les instances officielles, fussent-elles présentées comme alternatives. On ne philosopherait donc que sur une estrade, dans un amphithéâtre, avec des étudiants silencieux, mutiques, certifié par un salaire de fonctionnaire ? On ne philosopherait donc qu'en déversant la parole du maître sur les disciples confits en dévotion, comme la langue de feu descend du ciel pour signifier la grâce des disciples ? On ne philosopherait donc que dans le monologue du cours magistral jamais interrompu ? La philosophie serait donc un plaisir solitaire exercé en présence d'un public transformé en voyeur sans aucune possibilité d'échanger avec ses auditeurs ?

Qu'auraient pensé de cette étrange prise de pouvoir de la philosophie par les professeurs un Socrate, un Diogène ou un Aristippe ? Le premier aurait probablement souri et lancé une flèche ironique, le deuxième aurait possiblement lâché un pet, le troisième vidé un cratère de bon vin à la santé de la plus jolie fille de l'assemblée !

Les professeurs de philosophie n'aiment pas la télévision, mais ils s'y précipitent pourtant tous quand on les y invite : Jankélévitch chez Dumayet, Beauvoir chez J.L. Servan-Schreiber, Foucault chez Ockrent, Serres et Girard, Boutang et Schérer chez Pivot, Bourdieu chez Cavada, Guattari chez Spire, Levinas chez Field, Ricoeur chez Vadja, Lyotard chez Cazeneuve, Derrida ou Lévi-Strauss chez Franz-Olivier Giesbert, Rosset chez Polac, Desanti chez Adler, Morin chez Chapier, Aron chez Sinclair, Badiou chez Taddéi, Finkielkraut chez Ardisson. Ces professeurs salariés à la Sorbonne ou au Collège de France, à l'École Pratique des Hautes Etudes ou au Collège International de Philosophie, à l'Université américaine de Stanford ou à l'École Normale Supérieure, à Polytechnique ou au Centre National de la Recherche Scientifique, ne refusent pas de venir sur des plateaux de télévision pour y exposer leurs thèses ou débattre, ou les deux.

Qu'on me permette ici un souvenir : j'ai eu une longue correspondance avec Lucien Jerphagnon qui fut jadis mon vieux maître en philosophie antique lorsque je faisais mes études à l'université de Caen. Lorsque Bernard Pivot m'invita pour la première fois, je lui en fis part. Il me répondit : « Mon pauvre Onfray ! Je préfère pour vous que pour moi... ». Il n'avait pas encore eu l'occasion de refuser, n'ayant pas encore été invité ; ce qu'il ne fit pas, bien sûr, quand il fut convié ! On le vit alors rayonner, briller, séduire et plaire devant les caméras et je fus le plus heureux des hommes à voir qu'il pouvait alors élargir son auditoire, car il le méritait.

La télévision, il est donc de bon ton de ne jamais l'aimer, mais de toujours la regarder ; de prétendre qu'on n'irait pas si l'on était invité, quand on ne risque pas de l'être un jour ; de la trouver pitoyable, mais de ne jamais se décider à la jeter par la fenêtre. Si le philosophe s'y prostitue, alors que dire de celui qui ne manque pas une occasion d'assister à cette prostitution ?

Il n'y a pas de lieu dans lequel on ne puisse pas ne pas philosopher. Philosopher est possible et pensable dans l'enceinte close de l'institution

philosophique, certes, mais pas que dans ce lieu fermé, réservé aux aficionados destinés à reproduire un jour en amphithéâtre les enseignements de l'historiographie dominante en devenant eux-aussi des enseignants de philosophie. On peut philosopher partout ailleurs, notamment à la télévision.

Certes, on n'y philosophe pas de la même manière que devant un auditoire captif dans l'exercice du long monologue que rien n'interrompt lors du cours magistral. Que Deleuze, philosophe du corps, ait fait du refus de passer à la télévision une éthique qu'il met en relation avec une politique sans jamais faire état de son incapacité physique à se confronter à l'exercice du plateau qui est un ring exigeant le souffle qu'hélas il n'avait physiquement pas, ne lui fait pourtant pas refuser l'exercice télévisuel de huit heures de monologue face caméra dans un **Abécédaire** qu'il interdit de diffusion de son vivant, interdiction levée puisque cette belle œuvre fut finalement diffusée à la télévision française avant sa mort – et là encore, ce fut heureux.

Philosopher à la télévision, hors discours universitaire transposé dans un appartement privé avec un dispositif télévisuel nul puisqu'il transforme l'émission en captation visuelle dans un seul plan d'une parole transformée en Verbe qui se fait chair virtuelle, c'est penser par aphorisme, c'est aussi philosopher au marteau, c'est également scénographier une vision du monde sur le principe des faits et gestes des philosophes antiques.

Quand Deleuze critique les Nouveaux Philosophes, il invite en contrepoint à la naissance de producteurs et de réalisateurs alternatifs pour s'opposer au vide philosophique des Nouveaux Philosophes dont la performance se limite à l'exercice d'une parole sans oeuvre. Pourquoi ne pas imaginer que la philosophie à la télévision, plutôt que d'être déclarée nulle et non avenue, impossible, n'exige pas qu'on pense pour elle une forme adéquate ?

Aristippe de Cyrène se faisant reprocher d'entrer au bordel rétorquait à ses critiques que l'important n'était pas d'y entrer, mais de savoir en sortir. On pourrait extrapoler cette réponse à la question de la philosophie à la télévision : il faut y aller, mais ne pas y passer sa vie. On peut aussi philosopher au bordel – mais ne philosopher qu'au bordel, c'est probablement se soucier plus du bordel que de la philosophie.

Il y a eu des périodes dans l'histoire de la philosophie à la télévision : le temps historique (la période Dumayet), le temps médiatique (le temps Pivot) et le temps narcissique (l'après Pivot, le nôtre...). Dans le premier temps, l'animateur est au service de son invité ; dans le deuxième, l'esprit du salon français du XVIII^e permet à l'animateur de réunir autour de lui, pour un débat a priori convivial, des invités qui débattent ; dans le troisième temps, l'animateur est la focale constante autour de laquelle s'organise un show philosophant.

L'entretien de Dumayet avec Jankélévitch illustre bien ce que fut ce premier temps : Dumayet apparaît à l'écran, de dos, on ne voit donc pas son visage, mais ses épaules et sa coiffure, ses mains dans quelques mouvements, on entend en revanche sa voix, ses questions, sa parole, son verbe. Celui que l'on voit, c'est le philosophe : on le voit, on l'entend, on le comprend, il expose ses idées, il propose un cheminement philosophique, il est celui qu'on privilégie. Cette époque fut bénie pour les idées. Elle ne reviendra pas...